

L'HÉRITAGE DU COUSIN CORENTIN



Tu me trouves faisant ma tournée journalière.... Veux-tu m'accompagner ?

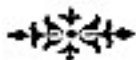
L'HÉRITAGE DU COUSIN CORENTIN

par

Jeanne de COULOMB

Ouvrage orné de gravures

Nouvelle édition
à partir de celle de A. Taffin-Lefort, 1902



Éditions Saint-Remi

– 2019 –



Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 Cadillac
05 56 76 73 38
saint-remi.fr

I

L'usine Trégor et Le Goëlle.

L'usine Trégor et Le Goëlle avait, cet après-midi là, une activité de ruche.

Ses bateaux de pêche étaient rentrés, à une heure, chargés à couler, et, pour que rien ne fût perdu de leur belle capture, il fallait se hâter, sinon le vent embrasé, qui soufflait du sud, jouant le rôle de la méchante fée du vieux conte, se chargerait de transformer en débris infects les trésors d'à présent !...

Dans l'immense salle dallée, à la porte de laquelle les camions, venus du port, déchargeaient incessamment des paniers ruisselants d'eau de mer, s'affairaient une soixantaine de femmes, assises devant de longues tables. Elles étêtaient et vidaient les sardines du même coup d'ongle, sûr, régulier, presque automatique, et les mettaient à égoutter dans des grilles, la queue en l'air.

Sans souci de l'odeur forte qui se dégageait du poisson amoncelé et des écailles brillantes qui pailletaient le dallage, Mme Le Goëlle, sa robe de veuve relevée sous le coude gauche, parcourait les rangs des travailleuses.

À celle-ci, elle adressait une observation ; à celle-là, elle discernait un éloge ; auprès de cette autre, elle s'informait d'un enfant malade ; à toutes enfin elle portait intérêt, et toutes, après lui avoir respectueusement répondu, la suivait un instant d'un regard attendri.

À entendre pourtant sa parole brève, à la voir grande, sèche, le visage sévère sous des bandeaux noirs luisants, plaqués sur le front, les yeux dominateurs et perçants, verts comme la mer de Concarneau qu'ils avaient toujours contemplée, on eût été tenté de croire que Mme Le Goëlle n'était pas douce et pitoyable, mais ceux qu'elle employait savaient bien le contraire.

Elle avait pour eux des tendresses de mère ; tombaient-ils en quelque faute, elle les réprimandait d'abord et leur tendait ensuite la main pour les relever ; la maladie pénétrait-elle dans leur

misérable intérieur, elle accourait, son panier au bras, et du panier sortaient, au moment voulu, le bouillon, le lait ou les médicaments nécessaires ; la mort les visitait-elle, elle était la première auprès des orphelins et de la veuve désolés, elle pleurait avec eux, et cette douleur ainsi partagée créait entre elle et ses humbles subordonnés d'inoubliables souvenirs....

Mme Le Goëlle faisait tout cela simplement, spontanément, car elle aimait de toute son âme la brave population de pêcheurs au milieu de laquelle elle avait toujours vécu.

De temps immémorial, les Trégor avaient armé pour la pêche à la sardine ; au commencement du siècle, ils étaient devenus grands usiniers de la côte, et lorsque M. Le Goëlle avait épousé Mlle Trégor, la dernière de sa race, il avait vaillamment et heureusement continué les traditions de sa nouvelle famille.

À présent, sa veuve était seule pour remplir la lourde tâche, seule à l'âge où elle aurait dû se reposer et passer à des mains plus jeunes les rênes du commandement.

Cette pensée traversa l'esprit de Mme Le Goëlle tandis qu'elle surveillait ses ouvrières et raya son front d'un pli douloureux qui disparut presque aussitôt : son attention venait d'être attirée vers la porte d'entrée.

— Bonjour, monsieur Hervé, disaient, dans la cour, les voix rudes des hommes de peine. Sauf votre respect, on ne vous voit plus souvent par ici !

Un mouvement instinctif avait jeté la veuve vers celui qui arrivait : à la réflexion, elle s'arrêta, et, calme d'apparence, elle l'attendit.

Du bout de sa cravache, il se fraya un chemin parmi les sardines, moirées d'azur et d'argent, blanches sous le sel comme sous une tombée de neige, qui recouvraient le sol.

C'était un grand et beau garçon de vingt-six à vingt-sept ans, irréfutablement vêtu d'un costume de cheval en covercoat beige.

Tout, depuis le canotier au ruban fantaisie jusqu'aux leggings de drap fauve qui emprisonnaient sa culotte bouffante, trahissait

l'homme de goût qui sait que l'on ne doit pas adopter à la campagne la tenue classique de rigueur au Bois.

Involontairement Mme Le Goëllo enveloppait d'un regard orgueilleux ce fils qui avait hérité de sa taille élevée, de son teint mat, de ses cheveux noirs, et surtout de ses yeux verts, tantôt transparents comme l'eau qui clapote sur un lit de goémons parmi les rochers de la côte, tantôt profonds comme ces abîmes du large que l'œil du pêcheur n'a jamais sondés.

Elle lui tendit la main, trop maîtresse d'elle-même pour s'abandonner devant tous à une effusion maternelle ; il y appuya ses lèvres.

— Enfin te voilà, dit-elle ; sais-tu qu'il y a huit jours que tu n'es venu ?

— Grondez-moi, maman, je le mérite !... mais si vous saviez !... Personne n'est plus occupé que moi !

— Occupé !... occupé !... fit Mme Le Goëllo en hochant la tête d'un air de doute.

— Oui, maman, occupé !... très occupé même !... Depuis que les Berchini sont à leur château de Valgoët, c'est, tous les jours, partie nouvelle !... Visites de ruines, tennis, garden-party.... Aujourd'hui même j'ai dû refuser un pique-nique pour venir dîner avec vous !

— Il faut que je t'en sache gré, vilain enfant !... Tu me trouves faisant ma tournée journalière.... Veux-tu m'accompagner ? J'aurai bientôt fini.

— Avec plaisir, maman.

Hervé suivit sa mère ; mais rien qu'au geste nonchalant de sa main tortillant sa fine moustache noire, on devinait qu'il accomplissait une corvée.

Son élégant costume jurait dans ce milieu de dure et répugnante besogne auprès des cotonnades déteintes, souillées de sang et d'écaillés des ouvrières.

Les plus vieilles femmes, celles qui l'avaient connu tout petit, trotinant, par l'usine, derrière son père, le saluaient au passage d'un sourire et d'un bonjour.... Il répondait poliment, mais

froidement. On eût dit que son corps seul était là, mais que son esprit était ailleurs.

— En voilà un qui a eu de la chance ! chuchota une jeune fille à sa voisine lorsque la mère et le fils eurent disparu dans la salle où l'huile d'olive grésillait dans d'énormes bassines, attendant la friture qui ne doit y séjourner qu'une ou deux minutes. Pour sûr qu'il est né un dimanche. Héritier d'une pareille fortune à vingt-quatre ans !... Quel rêve !...

— Je me suis laissé dire que le château de Kerdual était magnifique !

— Mon frère Gildas, raconta la jeune fille, est le valet de chambre de M. Hervé... Je suis allée le voir une fois. Un roi dans son palais ne serait pas mieux logé !... Il y a autant de fenêtres que de jours dans l'année !... Les chevaux, eux aussi, sont traités comme des princes !... On ne voit dans l'écurie que du marbre et des bois reluisants !... Le parquet même est ciré !... À l'office, ils sont quinze domestiques à table tous les soirs !...

La femme à qui sa voisine décrivait les merveilles de Kerdual resta un moment bouche bée ; puis, avec un soupir, elle se remit au travail, si nerveusement qu'elle éclaboussa de sang son tablier bleu.

Pendant ce temps, Hervé assistait à un débat qui l'intéressait médiocrement : il s'agissait de l'huile d'olive employée ce jour-là. L'ouvrier chargé de précipiter les sardines dans la friture lui trouva une odeur de fruit trop accusée.

Mme Le Goëlle goûta, compara et finalement ordonna qu'on laisse reposer quelque temps la nouvelle provision, fraîchement arrivée de Provence.

Ce fut ensuite une visite à l'emboîtage, au soudage où les boîtes sont fermées hermétiquement et passent ensuite par l'épreuve de l'ébullition qui élimine toutes les boursoufflées ; au *vert*, où les sardines, jetées dans de grands tonneaux de saumure, appelés *malestrans*, retirées ensuite et égouttées, sont disposées, suivant un dessin rayonnant, dans de petits barils de sapin, destinés à se disperser un peu partout aux portes des épiciers.

Mme Le Goëlle termina sa tournée par le hangar aux expéditions, où des caisses étaient préparées à destination des cinq parties du monde.

Machinalement Hervé aspira une large bouffée d'air pur et tira de la poche de côté de son veston un coquet mouchoir de batiste, parfumé à l'héliotrope blanc, qu'il se passa à plusieurs reprises sous le nez : ces émanations de marée, de rogue, d'huile chaude et de saumure combinées avaient fâcheusement affecté son odorat de gentleman.

Sa mère surprit son geste avec un douloureux serrement de cœur :

— Que dirais-tu, fit-elle vivement, si tu visitais une usine dont les pêcheurs appâtent avec de la *guelde*, qui n'est autre chose que du frai de poisson et des têtes de chevrettes putréfiées ?... Moi, j'exige, comme mon père et le tien, qu'on ne se serve que de *rogue*¹ !... C'est beaucoup plus cher, soixante francs les cent kilos, cette année, mais cela corrompt moins le poisson. On se doit à sa maison !

Hervé, un peu confus, assura qu'il n'était nullement incommodé par les odeurs ambiantes ; sa mère feignit de le croire, et, après avoir donné les ordres essentiels, elle gagna la cour.

Au passage, le jeune châtelain de Kerdual s'arrêta pour voir son cheval, un admirable pur sang, à la robe alezan doré, qui répondait au nom ronflant de Galaor.

Ainsi que son maître tout à l'heure, dans la grande salle dallée, où un peu de la mer semblait avoir passé, il était dépaysé dans l'écurie rustique, auprès des lourds chevaux de camion, ses voisins, et il manifestait son étonnement d'être là par de hautains mouvements de tête et des piaffements d'impatience. Hervé le flatta :

— N'est-ce pas qu'il est joli, mon Galaor, maman ? dit-il ; j'en ai fait l'acquisition tout dernièrement.

— Combien t'a-t-il coûté ?

¹ Œufs de morue séchés, délayés dans de l'eau de mer.

— Deux cents louis !... C'est pour rien ! J'ai profité d'une bonne affaire : un krach qui forçait un grand sportsman à vendre son écurie !

Mme Le Goëlle ne se permit aucune observation ; mais pour elle, élevée dans la stricte économie de la petite aisance péniblement acquise, cette somme de quatre mille francs lui semblait le comble de la prodigalité.

Elle avait gagné la maison, un corps de logis bas et long, qui faisait vis-à-vis à l'usine. Au fond du corridor, elle ouvrit une porte latérale.

— Je te reçois au salon ! dit-elle, c'est fête pour moi quand tu viens !

Mme Le Goëlle ne se tenait que le dimanche dans ce salon qui avait été celui de sa mère. Sur semaine, lorsqu'elle n'était pas à l'usine, à l'église ou chez ses pauvres, on était toujours sûr de la trouver dans le cabinet du devant, une petite pièce triste donnant sur la cour et très simplement meublée d'un bureau, d'un fauteuil de cuir vert, de chaises de paille, d'un casier à registres et d'un coffre-fort.

C'était là qu'elle recevait les ouvriers, qu'elle les payait le samedi, qu'elle mettait à jour ses livres de compte.

Le salon ouvrait sur le jardin, à l'ancienne mode, avec des poiriers en quenouille et des plates-bandes encadrées de buis, fleuries pour le moment d'héliotropes, de géraniums, d'œillets d'Inde, de verveines, de scabieuses et de fuchsias, fleurs dédaignées aujourd'hui, mais que la veuve aimait parce que sa mère les avait aimées.

L'hiver, grâce au doux climat de Concarneau, dû au caressant passage d'un bras du Gulf-Stream, le petit jardin s'enorgueillissait d'un merveilleux parterre de camélias, et ses mimosas grêles, au feuillage de plume, se couvraient de mille pompons d'or.

La vue du jardin était le seul charme du petit salon.

Lui aussi était resté tel que l'avait compris jadis Mme Trégor lorsque, toute jeune mariée, elle était venue s'installer à l'usine.

Le goût déplorable du règne de Louis-Philippe s'y révélait partout : dans les fauteuils d'acajou recouverts de damas grenat,

dans le tapis criard représentant un coq et des poules picorant parmi une verdure violente et jusque dans la garniture de la cheminée ; une pendule de cuivre sur laquelle méditait la Muse de l'histoire et que flanquaient deux globes longs et étroits, abritant des fleurs de coquillages, dues à un naïf artiste de la côte.

Et de ci, de là des coussins, des tabourets au crochet tunisien, sur lesquels couraient des fleurs de laine.

Jamais encore Hervé n'avait été aussi vivement frappé de l'aspect démodé du petit salon : il est vrai de dire qu'autrefois il manquait de points de comparaison, tandis qu'aujourd'hui...

Sa mère lui indiqua un fauteuil et s'assit en face de lui ; puis, par une habitude invétérée de femme active qui ne peut jamais rester inoccupée, elle tira de sa poche un tricot et se mit à en agiter les aiguilles à la façon des Bretonnes qui semblent ne pas avancer, tant elles sont sobres de mouvements.

— A présent, fit-elle, raconte-moi un peu ta vie ! Tout à l'heure, à l'usine, je ne pouvais te questionner, mais à présent, je suis toute à toi !

— Je vous l'ai dit, maman, les Berchini ont mis beaucoup de gaieté dans les environs !... Ce sont de voisins charmants, mais ils ne vous laissent pas une minute de repos !

— Quelles sont ces gens-là ?... On me les a montrés, l'autre jour, sur le port, où ils étaient venus en curieux assister à l'arrivée des barques...

— M. Berchini est un agent de change de Paris ; il a deux filles !... De vraies Parisiennes !... Une élégance !... un esprit !...

Un petit frisson secoua Mme Le Goëllo. Là, entre les mailles de son tricot, venait, pour la première fois, de lui apparaître la désagréable vision d'une belle fille, taillée sur le patron des demoiselles Berchini, une belle-fille aux cheveux teints, aux sourcils trop arqués, aux lèvres trop rouges, aux joues trop roses, aux toilettes trop hardies, qui dédaignerait l'usine et, par la même occasion, la vieille mère dont le souvenir y serait attaché et qui lui enlèverait peu à peu son Hervé, déjà si loin d'elle !

Elle qui avait toujours rêvé pour son fils une femme simple, modeste, profondément chrétienne !...

Mais elle ne voulut pas laisser deviner sa pensée, et vite elle reprit :

— Du temps du cousin Corentin, Ker dual ne connaissait guère le mouvement et la gâité !

— C'était un vrai tombeau !... Pauvre cousin Corentin ! je me souviens que lorsque j'allais le voir, pendant les vacances, à l'époque où j'étais encore au collège, et, plus tard, quand j'étais élève de l'Ecole Centrale, il passait entre nous de longs silences que je n'osais rompre....

— Jamais je n'ai vu de front plus triste que le sien !... Notre cousin Corentin Le Goëllo a été la preuve vivante que la fortune ne saurait donner le bonheur !

— Elle y contribue cependant, maman !

— L'honnête aisance... peut-être ; mais la fortune... une fortune comme la tienne, qui se chiffre par millions... je ne sais pas !

— Maman, vous n'y avez pas goûté !

— Et je n'y goûterai jamais, malgré tout ce que tu pourras me dire.

— Moi qui rêve de vous installer à Ker dual, de faire de vous la maîtresse de tout ce qui s'y trouve et de n'être là-bas que votre premier serviteur....

Mme Le Goëllo enveloppa son fils d'un regard ému ; elle le reconnaissait bien là, si plein de cœur, si simple, mais on le lui gâterait, on le lui avait déjà gâté !... Ce jeune homme élégant, aux habitudes mondaines, n'était déjà plus son Hervé !

— Je n'irai pas à Ker dual, reprit- elle d'une voix plus adoucie. Je suis née ici, j'y ai vécu, heureuse enfant, heureuse femme, heureuse mère.... Les moindres recoins me rappellent de doux souvenirs.... À mon âge, on n'abandonne pas tout cela pour se faire à une nouvelle existence !... Non, non, là où je suis née, là, je mourrai !

— Mais, maman, vous vous fatiguez.... Est-il bien indispensable de continuer la dure et austère vie d'autrefois ? Nous sommes si riches....

— Permits... tu es riche, ce qui est fort différent pour moi ! S'il est au monde une chose que j'honore, c'est l'indépendance laborieuse ! L'usine Trégor et Le Goëlle a été ma dot... et je ne veux rien devoir qu'à elle. Certes, autrefois je pensais me reposer lorsque sonnerait la cinquantaine. Te voir à la tête de la maison avait été mon rêve. Dieu n'a pas voulu qu'il s'accomplisse, et je poursuis donc ma tâche seule, triste à l'idée qu'après ma mort notre raison sociale si considérée, si merveilleusement réputée, disparaîtra, faute d'un Le Goëlle pour la relever !

— Cependant, maman, avec mes vingt millions de fortune, je ne puis m'astreindre à être l'un des vingt-deux fabricants de sardines de Concarneau !

— Je le sais, mais je le regrette. Vois-tu, Hervé, il n'y a que le travail pour tremper les cœurs ! L'oisiveté les ronge comme la rouille ronge l'acier. Je suis sûre que si nous faisons ensemble ton examen de conscience, tu avouerais toi-même que tes journées sont bien vides ! D'abord à quelle heure te lèves-tu ?

Hervé tortilla sa moustache, visiblement embarrassé ; mais avec sa franchise ordinaire, il répondit :

— A neuf heures, maman.

— A neuf heures ! un campagnard ! perdre ainsi les heures les plus délicieuses du jour ! Et que fais-tu une fois levé ?

— Je monte à cheval jusqu'à l'heure du déjeuner.

— Très bien !... Après ?

— Je déjeune, je dépouille mon courrier, je reçois le régisseur, je vérifie rapidement les comptes qu'il me présente... puis je m'habille, il est deux heures. On m'attend pour le tennis ou une partie de campagne.

— A quelle heure rentres-tu ?

— A sept heures. Je passe mon smoking et je vais dîner dans un château voisin ! Après le dîner, on saute, on joue la comédie, il est une heure quand on se sépare. Je regagne mes pénates et je me couche !

— Et le lendemain tu recommences ?

— Il le faut bien, maman, je suis pris dans l'engrenage !

— Passe pour l'été encore ; mais cet hiver, ce printemps, que feras-tu ?

— Mon année est déjà organisée, sauf le mois d'août dont je n'ai pas l'emploi. J'irai à Biarritz en septembre et octobre ; en novembre, en Espagne ; en décembre, je chasserai le grouse en Ecosse chez lord Heartgreen, dont j'ai fait la connaissance à Cannes ; je toucherai barre ici, je repartirai pour Nice où je resterai jusqu'à Pâques. De Pâques au Grand-Prix, je m'installerai à Paris, en mon hôtel des Champs-Élysées où, par parenthèse, vous devriez bien venir me rejoindre, maman.

— C'est cela ! Au mois de mai, lorsque la pêche commence à donner et qu'il est si important pour moi d'être ici.

— Oh ! cette pêche ! cette pêche ! je la prendrai en grippe. Je finirai par ne plus manger de sardines pour les boudier, les punir de m'enlever ma mère.

— Oh ! l'ingrat qui oublie les jours d'autrefois. Qui t'a nourri, qui t'a élevé, si ce n'est la pêche ? Quoi que tu fasses, vois-tu ? tu seras toujours un fils de la mer. C'est à elle que tu dois tout !

Hervé avait rougi, honteux de sa boutade. L'annonce du dîner vint le tirer d'embarras. Il offrit le bras à sa mère et tous deux passèrent dans la simple salle à manger.

Pendant le repas, le sujet brûlant entre la mère et le fils ne fut plus abordé ; ils s'efforcèrent, sans trop de succès, de parler d'autre chose, se sentant vaguement, vis-à-vis l'un de l'autre, dans la situation d'étrangers qui ne parlent pas la même langue.

Dès que huit heures sonnèrent à l'horloge de l'usine, Hervé réclama son cheval.

— Déjà ! fit Mme Le Goëlle désappointée.

— Oui, maman, j'ai promis aux Berchini de venir, ce soir, répéter une pantomime que nous devons jouer après demain devant une noble assistance, et il faut que je rentre à Kerdual pour m'habiller.

Le maître-camionneur amena le joli pur-sang, heureux sans doute d'échapper aux contacts plébéiens qui lui avaient été infligés.

Hervé embrassa sa mère, lui glissa dans la main un billet bleu pour ses pauvres et sauta en selle.

Galaor se cabra, bondit, secoua coquettement sa crinière ; finalement il consentit à franchir le portail que le concierge tenait ouvert.

— Bonsoir, monsieur Hervé, dit-il. Ne vous faites plus si rare ! Le temps est long pour Madame sans vous voir !

Et les lourds vantaux retombèrent avec un bruit de ferrailles derrière le jeune cavalier.

Mme Le Goëlle avait regagné la maison ; mais au lieu de retourner dans le petit salon, elle entra dans le bureau où l'attendait une lampe coiffée d'un abat-jour de carton vert.

La mèche filait, elle l'abaissa, et comme si elle s'adressait à elle, elle se surprit à dire, en regardant le billet que son fils lui avait donné :

— Quel malheur ! Un enfant si affectueux, si intelligent, si généreux, gaspiller ainsi sa vie ! Oh ! cet héritage du cousin Corentin !

Et avec un regard en haut qui trahissait son angoisse de mère, en appelant au divin Protecteur, elle s'assit dans le fauteuil de cuir, attira à elle un lourd registre, l'ouvrit à la page marquée par une feuille de papier buvard et se mit à écrire d'une écriture large, nette et un peu inclinée, qui révélait la femme d'intelligence, d'ordre et de cœur qu'elle était !



TABLE DES MATIÈRES

I L'usine Trégor et Le Goëlo.....	5
II Le cousin Corentin.....	16
III Petite épave.....	25
IV Jack Nobody.....	32
V Affaire réglée.....	41
VI L'aventure de Cypris.....	50
VII L'idée de Cyprien.....	60
VIII Le Lioran.....	67
IX L'homme du Garabit.....	77
X Bob.....	88
XI Sainte-Énimie.....	101
XII Une lettre d'Hervé.....	113
XIII La disparition de Dauphin.....	132
XIV Au fil du Tarn.....	146
XV Vieilles maisons.....	155
XVI Où est Jack ?.....	164
XVII Dans le gouffre !.....	173
XVIII La confession de Sally.....	182
XIX Montpellier-le-Vieil.....	191
ÉPILOGUE.....	206